

En chantier, l'humanité

Alain-Martin Richard

Le Mois Multi sous la thématique
« Monstres, martyrs et cieux »¹

Harari soutient en gros que l'humanité se pense, se crée, existe par le langage et l'univers symbolique auquel il donne accès².

L'intention du dernier Mois Multi était titanesque. Ce n'est pas un défaut. La généreuse et polymorphe programmation de cette 24^e édition défend qu'il est utile de s'infiltrer entre l'imaginaire et sa chose réifiée. Nous sommes condamnés à sans cesse réanimer les mythologies, à réparer les cosmogonies, à transiger avec les monstres hybrides tapis dans nos veines. L'invention de l'humanité est un long *work in progress*. L'entreprise est complexe et les langages pour y parvenir, innombrables. Voici une amorce d'essai à partir de quelques morceaux de l'événement. Bienvenue dans un univers où « martyrs, monstres et cieux » construisent les assises d'un monde perplexe quant à sa texture.

REVENIR À L'ESSENTIEL

Dans une quête intransigeante vers la quintessence de notre existence, les *Deux squelettes*³ se sont engagés dans un processus radical pour éliminer le surplus. Ils y parviendront en se dégraissant, en grattant jusqu'à l'os cette chair inutile et source d'ennuis. Rétablir son corps à son osseuse structure de base suppose une rupture avec le flux sanguin, avec la masse musculaire, avec les organes incluant le cerveau. Les squelettes s'entraînent pour garder la forme, pour maintenir un minimum de mécanique fonctionnelle. Et ce faisant, la vie est ramenée à son seul mouvement. Ils deviennent des superstars du vide, le symbole même du rien fondamental. Si bien qu'en entrevue, ils n'offriront qu'un mutisme obstiné à l'animateur, ayant éliminé jusqu'à la conscience. Celui-ci, alimentant le flot continu de la parole, fournira lui-même les réponses.

Plus loin, à l'Espace 400^e, en contrepoint de l'épaisseur médiatique, *l'En deçà* propose une structure aux velléités de labyrinthe où l'on se berce dans les sons primitifs de la planète échappant aux bruits cacophoniques de l'anthropocène. Espace planant, où les haut-parleurs sont des murs de bois métamorphosés en caisse de résonance à travers laquelle nous sommes invités à circuler. Zone dénudée, aveuglée, cruciale, qui nous plonge au contraire dans le phonocène, cette « ère du son, l'ère où l'on entend les bruits de la terre, l'ère qui nous relie aux puissances du monde⁴ ».

À moins que l'essentiel ne soit une libido généralisée, une sorte de frénésie de jeux érotiques qui rendrait compte de *toutes les relations sexuelles d'une vie*⁵. Dans *All The Sex I've Ever Had*, des aînés, hommes et femmes, ouvrent le journal de leur sexualité, du premier désir amoureux jusqu'à aujourd'hui. Chronologie à peine romancée, cette soirée de confidences déroule par petites touches la vie charnelle de six sexa-, septua- et octogénaires de la région. Les décennies sont ponctuées de fêtes accompagnées d'une musique marquant l'époque. Ce spectacle documentaire et interactif, où le public est invité à témoigner, illumine une humanité archaïque, sensible, faite de ses expériences plus ou moins intimes, mais déterminantes. C'est un lieu commun, une sorte de communion collective qui ne laisse personne indifférent. Les spectateurs de tous âges furent de joyeux complices.

L'ANIMAL EN SOI

Les visiteurs s'aventurent dans une salle qui sent l'humus, l'organique en décomposition⁶. Une forêt aux ramifications tropicales occulte les dimensions du lieu. Les spectateurs s'engouffrent dans cette parcelle de jungle urbaine. Une vidéo diffusée au mur montre une cérémonie incantatoire se déroulant dans un parc, dans un endroit qui semble protégé, inaccessible à ceux qui passent autour. Les participants queers sont déguisés comme des *drag kings* et *drag queens* aux vêtements flottants, aux robes transparentes, au maquillage explosif, avec perruques et autres accessoires. Ils dansent une sarabande tels des elfes des bois invités à une bacchanale sans fin. Il s'agit d'un rituel initiatique vers un *Love Space* pour Noirs.

Pendant que la vidéo tourne en boucle, un hamac soutenu par des lianes et des ballons au centre de la pièce s'agite doucement. Une performeuse improvise une subtile percussion de gobelets de céramique qu'elle effleure avec de petits maillets suspendus. Un deuxième performeur se fond dans la terre fraîche dont l'odeur sature l'espace. Une autre, en forme de cocon, rampe vers la but ; à son contact, cette chrysalide deviendra papillon. Un quatrième performeur, agrandi par un chapeau abat-jour et une perruque blonde, ébranle l'audience avec une troublante interprétation de *Sommertime*. Sur un autre mur est projeté un montage vidéo autour de Black Lives Matter. S'adressant à une foule, un activiste insiste sur leur droit à un *safe space*, un espace libéré de la peur et de la haine pour s'épanouir dans l'amour. Il revendique en même temps le droit de mourir dans la dignité⁷.





NOTES

- 1 24^e édition du Mois Multi, 2023.
Commissaire : Émile Beauchemin.
Production : Recto-Verso.
- 2 Normand Baillargeon, paraphrasant Yuval Noah Harari dans *Sapiens*, « L'IA en classe », *Le Devoir*, 8 et 9 avril 2023.
- 3 *Deux squelettes* de Mandoline hybride, avec Priscilla Guy et Sébastien Provencher, Marsoui.
- 4 *L'en deçà*, une installation sonore de Béchard Hudon, Montréal. Extrait du programme.
- 5 *All The Sex I've Ever Had*, panel jouissif de Mammalian Diving Reflex, Toronto.
- 6 *LoveSpace* de Suspended Culture, avec Carissa Lee, Jordan Brown, Kezia Waters, Lynn Hunter, Chicago.
- 7 Rappelons que le mouvement Black Lives Matter né en 2013 (voir Alicia Garza et Patrisse Cullors) a atteint son paroxysme après la mort de George Floyd en 2020.
- 8 *Mutatis Mutandis*. Idéation, scénographie et marionnettes de Laurence Petitpas. Québec. <https://bit.ly/3oscRzP>
- 9 *The Storyville Mosquito*, créateur, réalisateur et musique : Kid Koala (Eric San).
- 10 *Aquaphoneia*, une installation de Navid Navab et Michael Montanaro, Iran et Canada.
- 11 *Têtard tout au plus*, Une création et production du Collectif Tôle. Montréal. <https://bit.ly/3N3xTzh>
- 12 *Fleuve I et II*, de Béchard Hudon, Montréal.
- 13 *Liminal*, installation interactive de Louis-Philippe Rondeau, Montréal.
- 14 *Robot sapiens Kimbalambala*, alter ego et enveloppe mécanique de Precy Numbi, République démocratique du Congo et Belgique.

PHOTOS

P. 90-91

Deux squelettes.
Photo : David Wong.

P. 94-95

Mutadis Mutandis.
Photo : Flor Bora.

P. 96-97

De gauche à droite

Têtard tout au plus.
Photo : Vanessa_Fortin.

All The Sex I've Ever Had.
Photo : Charline Clavier.

Liminal.
Photo : Charline Clavier.

Love Space.
Photo : Charline Clavier.

BIOGRAPHIE

Alain-Martin Richard vit et travaille à Québec. Artiste de la manœuvre et de la performance, il a présenté ses travaux en Amérique du Nord, en Europe et en Asie. Il poursuit un travail de commissaire, de critique et d'essayiste. Il a publié dans de nombreuses revues des articles sur le théâtre, la performance, l'installation et la manœuvre. Membre des ex-collectifs Inter/LeLieu et The Nomads, toujours actif avec Les Causes perdues et Folie/Culture, il propose des productions, telles que *L'atopie textuelle* (2000) et *Le chemin vers Rosa* (2006), qui se déploient souvent sur plusieurs plans de réalité.

À la fusion avec la terre nourricière s'ajoute la fusion avec la mer, d'où émerge toute vie. Notre rapport à la mer est, *mutatis mutandis*⁸, comparable à celui que nous entretenons avec la terre. Si toute vie est issue de la première, c'est la seconde qui est notre habitat. Dans ce théâtre de marionnettes de Laurence Petitpas, des monstres ciselés par les éclairages raffinés virevoltent au gré des courants marins en surgissant des abysses, apparitions fugaces aussitôt disparues. Leurs comportements sont des idiosyncrasies universelles. Ils portent en substance une part de notre identité, à moins que ce ne soit l'inverse. On reconnaît chez ces êtres bruts, et pourtant si subtils, la portion animale qui sommeille en nous.

Le devenir animal est une évidence. Il est pour plusieurs une stratégie de guérison ; fusionner de manière irrationnelle avec les éléments, par l'odeur de la terre, par les ondulations de l'océan, rejoindre nos molécules originelles.

Cette pulsion n'est pas étrangère à la délectation du public happé par *The Storyville Mosquito*⁹. Nous assistons ici en direct à la réalisation d'un film d'animation avec marionnettes, musique, décor sur rail, vidéographie. La nombreuse équipe de manipulateurs réussit à se faire oublier dans cette machinerie rodée au quart de tour. Et nous entrons dans cet univers serti de jazz où les personnages sont des moustiques et d'autres bêtes contaminées par les comportements humains, trop humains. Pur délice de visualiser en simultané le dessin animé et sa fabrication. Comment ne pas s'identifier au maringouin qui veut devenir une vedette et qui parvient à vaincre l'adversité !

LE CORPS SUBJUGUÉ

*Aquaphoneia*¹⁰ est une machine de liquéfaction de la parole à l'aide d'appareils anachroniques : ce sont des architectures faites de verre transparent (éprouvettes, béchers, ballons, erlenmeyers, répartis dans l'immense salle où elles sont dispersées) et d'un vénérable phonographe d'Edison qui attire d'emblée le visiteur. S'il a l'audace de parler dans le cornet, sa parole sera transportée par des tubulures, des fils de métal, portée physiquement dans les réceptacles étranges. Ce... laboratoire d'alchimie est un dispositif qui assure la transmutation de la voix en eau et de l'eau en vapeur. Nous sommes aspirés par le cornet, puis rejetés dans l'air sous une forme nouvelle. Cela se produit de manière mécanique, sans numérisation. Ce n'est donc pas une mutation virtuelle, mais réelle. Une part de nous est captée, puis sublimée par les manigances de l'entropie qui, on le sait, a son propre rythme et où le processus n'est pas dénaturé par une accélération de particules ni par un transfert en bits. Il est stupéfiant de se reconnaître au bout de l'opération dans une voix spectrale. Même si elle porte les scories de son passage d'onde à fluide sonore.

Les *têtards*¹¹ ayant envahi le monde, les humains ne communiquent plus que par la télépathie. Ainsi, leurs réflexions deviennent indifférenciées. Personne ne peut plus revendiquer une idée singulière. L'univers mental est la construction de l'espèce, non plus comme une accumulation, mais comme un instantané de la pensée unifiée. La géométrie de l'écran central s'appuie sur l'esthétique des jeux vidéo, un monde virtuel autogénéré, découpé en deux projections superposées pour créer un dédoublement des points de fuite : les écrans s'emboîtent pour diffracter ou allonger la perspective. Au centre, une fenêtre percée, réservée à la poésie en direct. Deux discours alternent dans cette ouverture : un langage éclaté, proposant des images insaisissables, des métaphores tronquées, des suggestions interrompues, suivi par une poésie à la syntaxe usuelle. Parole en quête d'un sens que le virtuel a rendu obscur. Pendant que sur scène, musiciens et bricoleurs de mégabits entremêlent réel et virtuel, saturant la scène d'un environnement sonore enveloppant, avec juste ce qu'il faut de distorsion.

Ce sont les mêmes points de fuite visuels, poétiques, sonores que l'on retrouve dans deux projections géantes¹² au 2^e étage de l'Espace 400°. Les vidéos *Fleuve I et II* présentent une banale incongruité qui les rend irrésistibles. On y reconnaît des vagues, des ondulations kaléidoscopiques qui ne cessent de se régénérer avec d'infimes modulations. Leur verticalité suffit à les rendre d'abord méconnaissables. Et c'est dans l'intervalle qu'il faut pour prendre conscience des forces telluriques qui traversent la planète que le corps est subjugué. À mi-chemin entre *Fleuve* et *En deçà*, l'expérience sensorielle nous transporte au cœur de nous-mêmes. Espace méditatif, où on s'invente des odeurs de varech. À la croisée de l'estuaire et du golfe, alimenté par la Moisie, le corps devient le capteur des tressaillements du monde.

Toujours à l'espace 400°, le corps est littéralement avalé par *Liminal*¹³, portail lumineux interactif. En traversant cet étroit faisceau, votre image est captée, puis projetée en temps réel. La distorsion entre le temps de passage et celui de la projection provoque une métamorphose, vous devenez une silhouette évanescence, une vision aussi fantomatique qu'une volute dans l'air frais du matin. Il s'agit d'un jeu d'apparition et de disparition. L'intrigant dispositif minimal, en forme de cerceau ancré dans le sol, vous réduit en particules élémentaires, vous laissant flotter dans l'espace. Le corps subjugué est dématérialisé sur-le-champ.

DE L'INSUFFISANCE DU NUMÉRIQUE

Mais le numérique, même avec l'arrivée de l'intelligence artificielle, ne suffit pas à combler les vides. L'épormyable chantier de construction de l'humanité, pour son rapport annuel 2023 au Mois Multi, s'attarde à quelques expériences fondamentales dans l'élaboration d'un anthropocène désintoxiqué. L'erreur de syntaxe dans la brève litanie du titre de l'événement (Monstres, martyrs et cieux) souligne à sa manière que l'agglomération des vivants et des paysages peut être une nécessité pour inventer la nouvelle texture de l'humanité. Mais il y a des pistes à éviter. Par exemple, nous ne voulons pas de monstre comme le *Robot sapiens Kimbalambala*¹⁴, golem moderne fabriqué à partir de nos rebuts. Ce sont de belles mécaniques de ferrailles, mais lorsque Precy Numbi, leur démiurge, s'insère à l'intérieur, il exacerbe tous nos vices en ignorant superbement nos rares vertus. Il est aveugle, il est sourd, il piétine, il renverse, il est le chien dans un jeu de quilles, notre miroir catastrophe, la métaphore de notre barbarie envers Gaïa.

Dans *Têtard*, les images, la musique, la parole construisent avec une précision chirurgicale une stratégie de passage du numérique à l'analogique. En bout de course, un piano droit roulé sur la scène nous ramène au cœur du son analogique, corde frappée par un marteau. Les personnes de *All the Sex* racontent la vie à travers leurs expériences charnelles. Les protagonistes de *LoveSpace* utilisent l'intelligence du corps pour s'inventer un Éden post-raciste. Les *Deux squelettes*, alimentés par un étonnant concert de trois trombones et percussion, survivent à une entrevue télé et vont se détendre en silence, ça va de soi, sous les palmiers. Les créateurs du *Mosquito* ne délèguent pas leurs habiletés aux mégabits, ils sont déterminés à faire eux-mêmes le travail. Malgré les risques d'erreur, ils s'avancent dans la zone d'incertitude. Tous savent qu'ils peuvent être déjoués par le hasard, mais pas terrassés. Et cette extraordinaire aventure nous ramène à l'art vivant, dans toute sa générosité.

Depuis sa mise sur pied au tournant du millénaire, le Mois Multi jongle avec les technologies et le rapport entre les humains et leurs extensions numériques. Et toujours en filigrane, cette filiation entre les deux trace un arc de tension qui alimente les devenirs potentiels. Cette 24^e édition ne fait pas exception. Elle ouvre encore des brèches vers des métavers qui se matérialisent dans un cellulaire ou un casque de réalité augmentée. Ils dévoilent des perspectives invisibles à l'œil nu. Mais ce sont toujours les spectateurs qui se trouvent au centre des expériences esthétiques. En circulant dans cette effervescence, nous constatons que les technologies démultiplient nos perceptions et nous maintiennent en équilibre entre le matériel et l'immatériel, entre l'imaginaire et sa réification, cohabitant sur un même plan de réalité. Alors nous comprenons, encore une fois, que nous sommes les monstres, peut-être même les martyrs. Mais il semble impossible, vu les circonstances de l'actualité, d'être aux cieux.







